



## Préface

Philippe Sylvain

Number 39, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025315ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025315ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les éditions du Bien Public

### ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Sylvain, P. (1974). Préface. *Les Cahiers des dix*, (39), 6–8.  
<https://doi.org/10.7202/1025315ar>

## PRÉFACE

La Société des Dix est heureuse de présenter à ses fidèles lecteurs son trente-neuvième Cahier. Comme à l'accoutumée, les sujets traités sont de la plus grande diversité, chaque sociétaire choisissant le thème qui est le plus accordé à son domaine préféré de recherches.

Louis-Philippe Audet, le spécialiste bien connu de l'histoire de l'enseignement au Québec, décrit un épisode de la lutte ultramontaine à Montréal en révélant le rôle qu'un ultramontain français, le frère Réticius, provincial des Frères des Ecoles Chrétiennes, allait jouer sur la scène québécoise, parce que le religieux craignait de voir surgir sur un théâtre plus restreint une réplique de la guerre acharnée que les républicains français livraient alors à l'Eglise dans le domaine scolaire.

Séraphin Marion, pour sa part, retrace allègrement l'histoire des origines de l'Institut canadien-français d'Ottawa, qui s'était assigné la mission de servir les hauts intérêts de la langue et de la culture françaises sur les bords de l'Outaouais, et démontre de quelle façon l'existence de cet Institut n'est pas étrangère à la fondation de la Société royale du Canada.

Dans son article intitulé: « De Nicolas Gastineau, sieur DuPlessis, à Maurice Le Noblet Duplessis », Raymond Douville, après avoir déploré qu'on n'ait pas accordé à ce grand pionnier que fut Nicolas Gastineau le rang auquel il aurait droit dans l'histoire de la deuxième moitié du dix-septième siècle canadien, prouve péremptoirement qu'il est impossible de le faire figurer dans l'ascendance de Maurice Duplessis, qui descend plutôt de Jean-Baptiste, dit Duplessis, d'origine inconnue, et de Jeanne La Certe, son épouse légitime.

Il n'est pas étonnant que André Vachon, qui avait déjà abordé dans des études antérieures l'histoire du commerce de l'eau-de-vie sous le régime français, y revienne dans les deux premières de ses « Cinq notes sur la Nouvelle-France »: après avoir décrit les circonstances qui amenèrent le tonnelier Jacques Boisdon à établir en 1648 la première *hostellerie* à Québec avec le concours, assez paradoxal à première vue, de la religion et du commerce, l'auteur fait l'histoire de la brasserie que l'intendant Talon construisit sur les bords de la rivière Saint-Charles, près du chantier maritime qu'il venait de

créer. Cet édifice fut consumé par le feu dans la nuit du 5 au 6 janvier 1713. Seules subsistent encore les sept voûtes de maçonnerie qui servaient de substructure à l'ensemble et où l'on entreposait les barriques.

Les trois autres notes concernent « Les Ursulines et l'hiver », « Un hôpital de mission », c'est-à-dire les débuts de l'hôtel-Dieu de Québec, et enfin « Le feu de la Saint-Jean », dont la tradition passa d'Europe en terre américaine probablement à bord du *Jonas*, en 1606.

Avec « Notre premier touriste en Nouvelle-France: Asseline de Ronval (1662) » par Armand Yon, nous ne quittons pas la période dont André Vachon vient de nous entretenir, car le jeune Dieppois Asseline de Ronval fit son voyage sur les rives du Saint-Laurent de mai à octobre 1662. Grâce à la relation de ce touriste avant la lettre, qui avait pris comme devise « Voir du pays autant qu'il me serait possible », et que commente finement notre confrère Yon, nous avons une description pleine de saveur de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal à l'époque héroïque de la Nouvelle-France.

L'étude de Jean-Charles Bonenfant: « Outrages au Parlement », nous fait franchir dare-dare deux siècles. Nous nous retrouvons d'abord au dix-neuvième siècle avec Philippe Aubert de Gaspé, le fils, non le père, qui en 1835 fut condamné par la Chambre d'assemblée à un mois de prison à la suite de ses démêlés avec le député, le Dr Edmund O'Callaghan, rédacteur du *Vindicator*. Mais l'auteur s'attarde surtout à « l'affaire Roberts », un des nombreux épisodes des polémiques que provoqua l'assassinat à Québec, le 22 juillet 1920, d'une jeune fille nommée Blanche Garneau.

Nous restons au vingtième siècle avec notre confrère Sylvio Leblond, qui reconstitue, en analysant les travaux qui y furent présentés, l'histoire de la Société canadienne d'histoire de la médecine durant le premier quart de siècle de son existence. Né modestement le 24 octobre 1950 dans une salle de l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval, cet organisme a pris l'envergure d'une société nationale qui accueillera l'an prochain, à Québec et à Montréal, la Société internationale d'histoire de la médecine.

Nous quittons l'histoire de la médecine pour jauger, avec Robert-Lionel Séguin, l'ensemble des apports européens dont on peut déceler l'influence sur la civilisation traditionnelle du Québec: si l'on excepte celui de la France, l'apport anglais est numériquement prépondérant. Viennent ensuite, par ordre de fréquence, les apports

hollandais, espagnols, allemands et italiens. Il s'agit le plus souvent de tissus, de vêtement, de denrées, de mobilier, d'armes, d'ustensiles et d'outils.

Le présent Cahier se termine par une étude dont le titre intriguera certainement plus d'un lecteur: «Le général de Flipe (Phips)». C'est le titre de la plus ancienne chanson autochtone qu'on ait retrouvée sur un événement canadien — le siège de Québec par la flotte de Sir William Phips en octobre 1690 — et composée par un barde anonyme, peut-être analphabète et illettré. L'on prendra certainement le plus vif plaisir à suivre notre savant confrère Luc Lacourrière dans les méandres d'un commentaire qui aboutit à la reconstitution d'une pièce offrant un double intérêt folklorique et historique.

Ce trente-neuvième Cahier est à peine terminé que les sociétaires s'empressent déjà à rédiger les articles destinés au quarantième Cahier, qui marquera également le quarantième anniversaire de la fondation de la Société des Dix. Raymond Douville, le plus ancien membre actif de notre groupe, nous décrira dans ce Cahier les circonstances qui ont amené dix fervents de l'histoire à se grouper en 1935 à Montréal, pourquoi ils ont décidé d'inaugurer une publication annuelle et de quelle façon ils ont surmonté l'épreuve de la durée, de la lassitude et des contrariétés inhérentes à ce genre d'entreprise grâce surtout à la ferme et tenace emprise d'un secrétaire qui s'appelait Gérard Malchelosse.

De l'équipe initiale il ne reste que Mgr Albert Tessier, membre émérite, qui porte allègrement ses 80 ans, comme nous avons eu le loisir de le constater lorsque les Dix se rendirent, le 19 juin dernier, assister à Sainte-Anne-de-la-Pérade au lancement de ses *Souvenirs en vrac*. Mgr Tessier sera certainement des nôtres lors de la parution de notre prochain Cahier, ce qui lui permettra de nous donner, avec l'esprit qu'on lui connaît, d'autres « souvenirs en vrac » sur ceux qui furent chez les Dix les ouvriers de la première heure.

A handwritten signature in cursive script that reads "Philippe Sylva". The signature is written in dark ink and is positioned above a horizontal line.

secrétaire de la Société des Dix.